

Reste — Jacques, notre ami

Michel Lisse

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lisse, M. (2006). Reste — Jacques, notre ami. *Contre-jour*, (9), 113–116.

Reste — Jacques, notre ami

Michel Lisse

Reste — Jacques, notre ami. Ce titre me vient de lui, du moins en partie. *Demeure* — *Maurice Blanchot*, « Reste — le maître. Ou le supplément d'infini », voilà au moins deux sources qui m'auront fourni la syntaxe de ce titre. Deux de ses titres pour un titre qui n'aura jamais été le sien. Je pense à lui, je l'imagine, accueillant avec bienveillance ces quatre mots tout en résistant peut-être à l'adjectif possessif. *Notre* ami. Quel coup de force ! De quel droit user ainsi de ce *nous*, comme s'il était possible de constituer une communauté, fût-elle celle des amis ?

Et pourtant ! J'entends sa voix dire dans telle ou telle circonstance « on va aller manger avec les amis ». Bien sûr, il hésitait un peu en terminant cette phrase, *laissant* aller « les amis » comme pour donner leur chance à ces mots qu'il aimait. Et à ces personnes qu'il aimait.

Il leur écrivait dans des lettres ou dans la quasi-intimité d'une dédicace : « Pour Untel, son vieil ami », jouant sur son âge et sur la durée et la fidélité de l'amitié, la préservant par l'usage de la troisième personne.

Pour les amis, il aura écrit *Politiques de l'amitié*, tournant autour de ce mot attribué à Aristote « *O mes amis, il n'y a nul amy* », le pistant dans nombre de textes, le citant dans différentes langues, mais en prenant soin d'effacer l'accentuation en grec. Au fil des pages, il fournissait des indices, minces tout d'abord, puis de plus en plus importants, qui

jetaient un doute sur cette sentence reprise par tant et tant de penseurs, d'écrivains. En même temps, l'opposition hiérarchique ennemi/ami, fondement du politique, était patiemment « déconstruite » pour laisser place à la possibilité d'une amitié sans inimitié ou hostilité. Alors pouvait se donner à lire une autre sentence portant non sur l'existence de l'ami ou de l'amitié, mais sur le nombre d'amis : « celui qui a trop d'amis n'en a aucun ». Par un déplacement d'accent en grec, à la suite de la faute d'un copiste, une sentence sur le nombre d'amis était devenue une sentence paradoxale sur la non-existence de l'ami. Après plus de deux cents pages et un suspens soigneusement entretenu, Jacques, notre ami, nous révélait qu'une autre version existait, sans doute plus en conformité avec le texte d'Aristote. Mais l'amitié était-elle sauvée pour autant ? Car se posait alors la question du calcul, donc l'introduction d'une certaine technicité entre les amis. Combien d'amis est-il bon d'avoir ? Aristote prône le juste milieu, la modération. Et l'espace de quelques lignes, Jacques, notre ami, s'accorde avec le Stagyrte :

... on ne peut pas se partager soi-même entre trop d'amis. De plus, et pour cette même raison, ces amis doivent être amis entre eux. Cela restreint encore le nombre, qui n'en fait l'expérience ?
(Politiques..., 239)

Lui, il se sera partagé à l'extrême entre ses amis ; il aura couru le monde pour les voir, leur parler, leur lire des textes pendant des heures, voire des jours, renouant de la sorte, à sa façon, avec une tradition antique, celle de l'*auditorium* où un écrivain pratiquait la *recitatio*, c'est-à-dire une lecture à voix haute, basée sur la double opération de l'œil et de la voix. Sa durée était celle du rouleau et une telle lecture publique, physiquement éprouvante, permettait de renforcer les amitiés. Eh bien, grâce à l'avion (dont il avait pourtant à une époque de sa vie une sorte de phobie) ou grâce à sa voiture, grâce à sa machine à écrire, puis à son ordinateur, il aura réussi à rejoindre ses nombreux amis. Les rencontrer et faire qu'elles et ils soient amies et amis, entre elles et entre eux.

Il y a plus. Un autre plus. Après l'examen des deux versions de la sentence attribuée à Aristote, il a envisagé « une autre amitié ». Les deux

versions reposent sur une structure d'appel, une adresse performative et itérable de telle sorte que, je cite ces mots soulignés par lui, « *il n'y a jamais un seul ami* ». Et il poursuivait : « Non pas qu'il n'y en ait aucun, mais il n'y en a jamais un seul. Et un seul, c'est déjà plus d'un, que je le veuille ou non. » (243) Autre raison qui me fait dire « notre ami ». L'appel, l'adresse performative et itérable semble donc être « origine » de l'amitié ou de l'amour. Mais de quel appel est-il question ?

Il pourrait s'agir, car cela paraît au premier examen tout à fait indispensable, d'une promesse, d'une demande, d'une offre, d'une déclaration d'amour ou d'amitié, d'une formule du type « je t'aime, peut-être m'entends-tu dans la nuit » qui excéderait toute reprise dialectique, une *philia* hyperbolique et inflexible, une *aimance* qui s'adresserait à l'autre pour être entendue. Néanmoins, ce n'est là qu'une belle tentation, celle du livre *Politiques de l'amitié*, dit-il, mais également celle à laquelle ce livre « se doit de résister, se doit le temps de résister » (246) pour 1. ne pas transformer le *peut-être* en programme, 2. ne pas exclure la possibilité que celui qui parle souhaite ne pas être pleinement entendu, 3. permettre la possibilité de cette *philia* hyperbolique : le souhait d'être entendu ne va pas sans la possibilité de l'échec qui hante chaque situation de parole ou d'écriture. Cette hantise n'est pas accidentelle, mais structurelle : c'est le risque du parjure, du crime, du mal radical sans lequel aucune déclaration, aucun témoignage, aucun acte de foi ne pourrait avoir lieu. À cela s'ajoute également la nécessité d'une unilatéralité et d'une dissymétrie de l'appel : une sorte de don sans retour ni reconnaissance, sans calcul ni exigence de compréhension, d'entente. Il faut même désirer « ne pas savoir *qui*, l'identité substantielle de *qui* est, avant la déclaration d'amour, à l'origine de qui donne ou de qui reçoit, *qui* a ou n'a pas ce qui se trouve offert ou demandé » (248). Une telle aimance « originelle », commune à l'amour et à l'amitié, pourrait permettre de les distinguer : l'amitié supposerait le phénomène (je reprends son soulignement) d'une symétrie, d'une réciprocité entre les deux dissymétries, les deux singularités (l'appel et le contre-appel) ; l'amour mettrait à nu ou au jour les dissymétries en déchirant ou levant le voile phénoménal.

Se poserait alors la question du « statut » de cette *aimance*, cette *philia* « originelle » qu'il a voulu penser pour que reste possible l'amour ou l'amitié, pour que je puisse encore dire, parlant à des amis, un énoncé comme « Jacques, notre ami ». Cette *aimance*, cette *philia*, il ne s'agit pas de l'ontologiser, de la réinscrire dans une histoire de l'être, mais bien plutôt de la laisser rester. Elle reste. Dire que l'*aimance* reste, cela signifie qu'elle reste avant toute amitié « concrète », qu'elle reste « originellement », que sa restance permet que l'amour ou l'amitié surgisse, que je puisse encore écrire ou dire « Jacques, notre ami », voire le prier, lui dire : « Reste ». Reste — Jacques, notre ami.

(Ce texte fut prononcé au Théâtre-Poème de Bruxelles le 22 novembre 2004.)